

Un proverbe latin dit : « *Quelque lenteur vaut mieux que trop d'empressement.* » C'est sans doute armés de ces mots sages que plusieurs écrivains français ont décidé de voir le monde. Comme son glorieux aîné Claudio Magris, Emmanuel Ruben s'est passionné pour le Danube. De son côté, le jeune Samuel Adrian a mis ses pas dans ceux de Nerval et Chateaubriand en marchant de Paris à Jérusalem. Quant à Christian Garcin et Tanguy Viel, ils ont choisi de prendre la mesure de la planète en voyageant en cargo.

L'extase géographique

DOSSIER Emmanuel Ruben a remonté le Danube, depuis la mer Noire. Magistral.

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

C'EST Blaise Cendrars qui le disait, et c'était dans *Bourlinguer* : « *Un des grands charmes de voyager, ce n'est pas tant de se déplacer dans l'espace que de se dépayser dans le temps.* » Emmanuel Ruben a repris à son compte le constat en le déformant. Durant l'été de ses 36 ans, le jeune romancier s'est dépaycé dans l'espace, et dans le temps, en enfourchant son vélo pour suivre le cours du Danube, de l'embouchure jusqu'à la source, en compagnie de son ami ukrainien Vlad. Un périple initié à contre-courant, de quelque 3000 kilomètres, à travers une dizaine de pays, depuis les environs d'Odessa, sur la mer Noire, jusqu'à la source, en Forêt-Noire.

Voilà des lustres, que le Danube a été célébré, chanté et valsé par Johann Strauss junior, Schubert, Bartok, Janacek et que cette mer intérieure dont le nom change au gré des frontières (Donau, Dunaj, Dunav, Dunarea) a fasciné les écrivains. Rares cependant sont ceux qui ont su tirer de cet envoûtement une œuvre qui a marqué les esprits, et plus rares encore sont les écrivains qui ont consacré tout un ouvrage au plus long fleuve européen, après la Volga. Si l'ouvrage de Claudio Magris, publié en 1986, vient immédiatement à l'esprit, il ne faudrait pas oublier le regretté Peter Esterhazy, avec son *Éillade de la comtesse Hahn-Hahn* – en descendant le Danube (1991), ou les évocations de Paul Morand, qui avait écrit : « *Le Danube nous fuit, et dès sa naissance badoise, tourne le dos à l'Occident; son destin est*

l'Orient; il finit sa vie de fleuve où le soleil commence sa vie d'astre. » Sans oublier François Maspero ou le Britannique « Paddy » Leigh Fermor, qu'on ne lit plus guère, hélas, et l'un de ses admirateurs, Nicolas Bouvier. Désormais on comptera avec Emmanuel Ruben, qui n'a pas à rougir de la comparaison avec ses aînés.

Un chant d'amour

Avec un art consommé des variations narratives et du regard, une attention exacerbée aux paysages, aux personnages, jouant sur la palette des tonalités, se déjouant de la monotonie sur plus de 600 pages, il nous embarque dans son aventure danubienne, avec ses surprises, ses caprices, ses méandres et ses arabesques, ses affluents, à travers le « *bardak de l'Europe du Levant* ». D'Odessa à Fribourg, en passant par Daeni, Roussé (où était né Elias Canetti), Belgrade et Novi Sad, Vukovar, Budapest ou encore Bratislava. Steppes, lagunes et deltas, presqu'îles, collines boisées ou pelées, bourgades en déshérence, faubourgs des capitales régionales, décors naturels nus ou rouillés, sortis d'un film de Tarkovski, d'où surgit le « *paravent mauve des montagnes* » ; les Carpates, la Bessarabie, la Voïvodine, étalées sur ce vaste manteau d'Arlequin...

Parvenu à Vidin, en Bulgarie, Ruben consigne : « *Dans cet angle mort de l'Europe, dans ces boucles du Danube où le fleuve a perdu le nord, aux frontières serbo-roumano-bulgares, les gens des confins se meurent mais les confins demeurent. C'est désormais un paysage vacant, personne à l'horizon, nulle âme qui vive, un paysage si doux, si voluptueux, que nous voudrions le boire, lamper de grandes gorgées de juillet.* » Tout Ruben est

Les voyages au long cours ont ce pouvoir de nous rappeler que nous ne sommes que de la poussière d'étoiles s'agitant dans le vent

EMMANUEL RUBEN

là, qui convoque quelques frères de plume triés sur le volet : Buzzati, Élisée Reclus, le prince de Ligne, Hugo Pratt, Panaït Istrati, Danilo Kis, Kertész, Kafka, et même Suarez, le chantre de l'Europe.

Le récit est rehaussé par des évocations historiques, souvent dramatiques, épicé par les mésaventures et les rencontres d'anonymes (Capitan Nemo, Stefan, Tchavo l'ancien chauffeur de bus, Tchitcha, le roi de la soupe de poisson). On mange de la *muckalica*, des *cevapi*, de la polenta roumaine (*mamaliga*), des boulettes de viande (*mici*), des *chachliks* (brochettes d'agneau grillé). Et on arrose le tout de vodka, de *borovicka*, de *rakija*, et même de *tuica*, pour les estomacs les plus aguerris.

Bien des remarques font ici mouche, qui ne manqueront pas d'interpeller le voyageur familier de cette mosaïque de contrées. Ainsi :

« *L'URSS n'est pas tout à fait morte et enterrée : elle survit dans les paysages urbains, dans les infrastructures balnéaires et dans les trajectoires – économiques ou touristiques – des uns et des autres.* » Ailleurs, et de façon plus générale : « *Les voyages au long cours ont ce pouvoir de nous accorder aux grandes orgues du cosmos et de nous rappeler que nous ne sommes que de la poussière d'étoiles s'agitant dans le vent.* »

Au-delà de « *l'extase géographique* », selon ses mots, et du bonheur de sortir de soi, tout en s'extirpant de la dialectique infernale du dehors et du dedans, le récit est bel et bien un chant d'amour adressé au fleuve, doublé d'un plaidoyer pour l'avenir menacé du Vieux Continent. « *L'Union actuelle n'est que le brouillon d'une Europe qui n'a pas fait le solde de tous ses démons.* » Et Dieu sait s'ils sont nombreux. ■

SUR LA ROUTE DU DANUBE
D'Emmanuel Ruben, Rivages, 608 p., 23 €.

